

Les Viennoises

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **12 (1874)**

Heft 1

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182686>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse : un an, 4 fr ; six mois, 2 fr.

Pour l'étranger : le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin Monnet, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Redaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 3 Janvier 1874.

Trois ans se sont écoulés depuis la Commune de Paris, pendant laquelle des milliers de pauvres gens ont été tués ou déportés, victimes de convictions trop ardentes, laissant de nombreuses familles sans appui et sans ressources. Qui s'inquiète de ces malheureux ? Les œuvres de ce genre ne sont pas de celles qui rapportent les honneurs et la considération, dont on est si avide dans les hautes classes de la société française. Une femme cependant a voulu, à l'occasion des fêtes de Noël, porter quelque lumière au sein de ces classes plus malheureuses que coupables.

Voici comment une correspondance de Paris rend compte d'un arbre de Noël donné aux enfants d'un des pauvres quartiers de Paris, par M^{me} de Pressensé, qui est, comme on sait, vaudoise d'origine, et dont le nom nous rappelle celui de l'éminent orateur républicain, qui nous est lui-même si sympathique.

« J'ai eu le temps de me rendre le soir à une autre fête plus modeste, mais plus touchante peut-être à cause de son humilité même. Elle avait lieu dans le quartier Vaugirard, au bout d'une triste et pauvre rue, la rue des Fourneaux. Là, dans une maison d'école nouvellement bâtie, j'ai trouvé non pas réunis, mais entassés, près de 150 enfants avec leurs parents, je devrais dire avec leurs mères, car la plupart de ces pauvres femmes sont veuves, veuves d'ouvriers tués pendant la Commune, ou condamnés depuis à la déportation par les conseils de guerre.

Ces enfants ont été ramassés dans la rue ou dans de pauvres logis où tout manquait à la fois, l'éducation et le pain.

N'écoutant que son cœur, M^{me} de Pressensé, dont je ne puis parler comme je le voudrais, aidée de quelques femmes aussi humbles que dévouées, a entrepris et poursuit depuis deux années, dans ce faubourg habité par l'ignorance et la misère, l'œuvre la plus admirable que j'aie jamais vue. Cette œuvre est double : M^{me} de Pressensé a fondé un ouvroir pour procurer de l'ouvrage aux mères, et une école pour donner une éducation sérieuse à leurs enfants.

L'école est-elle catholique, est-elle protestante ? on ne le sait ; mais je sais qu'il n'en est pas de

meilleure ni de plus chrétienne, et qu'il y est pourvu simplement, sans ostentation et sans relâche, à tous les besoins, à ceux de l'âme, de l'intelligence et du corps à la fois.

Vous dire les sentiments de toute cette population grande et petite pour celle qui est devenue la Providence de ceux que le monde méprisait et abandonnait, est impossible. Je n'ai jamais vu faire la charité de cette façon ; et j'ai compris, en face de ce spectacle, comment la faisait le Christ et quels sentiments attachaient à ses pas les foules malheureuses, affamées ou malades de Jérusalem et de la Galilée.

Quelque cœur étroit raillera peut-être l'émotion qui me pénètre encore. Il ne m'importe. Laissez-moi vous répéter que j'ai vu jeudi soir une des grandes et saintes choses de ce monde, qui vous consolent de bien des misères, de bien des lâchetés morales et vous empêchent de désespérer de l'Evangile et de l'humanité.

Sur les premiers bancs se trouvaient les plus jeunes, des enfants de quatre à sept ans ; derrière, les plus âgés, et, tout au fond, les mères et quelques ouvriers du voisinage. Trois institutrices et un instituteur maintenaient un peu d'ordre, mais sans aucune sévérité farouche.

Tous ces visages naïfs, heureux, s'épanouissaient ; tous ces yeux dévoraient le bel arbre de Noël, l'arbre de bénédiction qui rayonnait devant eux. Les chants de Noël, des chants d'enfants s'échappaient de toutes ces bouches avec un entrain merveilleux. Jamais orchestre ne m'a fait tant de plaisir.

M. de Pressensé présidait la fête. Il expliqua dans quelques mots simples et vifs la signification de la fête de Noël. Puis les distributions commencèrent. Tout le monde reçut son cadeau. Il y eut de la joie, ce soir-là, dans bien des pauvres demeures d'où l'on pouvait la croire exilée pour jamais. »

Les Viennoises.

Les préoccupations de fin d'année ne sont guère favorables au *Conteur* ; nos collaborateurs ont disparu depuis quelques jours dans ce tourbillon du nouvel an, mélange bizarre d'affaires à boucler, de soucis, de difficultés à aplanir, d'étrennes à donner ou à recevoir, de visites à faire, de compliments à étudier, etc., etc.

La disette dans laquelle nous a plongé cet état de choses nous force à prendre ce que l'on ne nous donne pas. Un article de M. Rambert, fraîchement publié par la *Bibliothèque universelle*, nous tombe heureusement sous la main et nous coupons à grands coups de ciseaux.

Il s'agit du récit d'un séjour à Vienne pendant la grande exposition, récit émaillé de croquis pleins d'humour et de fines études de mœurs. On en jugera par les lignes suivantes traçant un portrait on ne peut plus original des Viennoises :

« Je croyais jusqu'ici que dans l'espèce humaine la variété féminine est en général moins forte, je veux dire a moins de volume et de poids que la variété masculine. Cela est vrai dans nos paroisses, à Genève, par exemple, ou à Lausanne, près Prilly, comme aurait dit Villon le poète, s'il fût né Lausannois. Mais à Vienne, la bonne mère nature a décidé autrement. Il se peut qu'à Vienne même les hommes l'emportent encore de quelques lignes en longueur, mais cet avantage très incertain est cent fois compensé par leur défaite assurée en largeur et en profondeur. Si l'on jette deux Viennoises dans le plateau d'une balance, il faudra, pour les contre-peser, jeter dans l'autre trois Viennoises.

Que si, partant de là, on prend pour type de la Viennoise certaines femmes comme on en trouve partout, on se les figurera fort mal. La Viennoise est volumineuse, mais point ronde. Elle a des formes et la taille fine. Il est tel de ces colosses dont la ceinture serait trop courte pour la plus svelte de nos fillettes.

Que Jacquinet prenne son crayon, lui qui croque tout ce qu'il rencontre, qu'il fasse un beau huit, à la taille de guêpe, d'ailleurs joufflu, qu'il ajoute une tête, des mains et les autres accessoires, et on aura le croquis authentique d'une multitude de ces rebondissantes beautés.

Un des accessoires essentiels est la toilette. La Viennoise s'attife énormément. Elle aime les falbalas, les guimpes, les surplis, le velours, la dentelle. Elle aime aussi les couleurs voyantes, comme si, malgré la place qu'elle occupe, elle avait peur de passer inaperçue. On voit dans les foules endimanchées briller le rouge vif, le jaune clair et les bleus qui font honte à celui du ciel. Quelquefois ces couleurs sont heureusement assorties; souvent aussi la Viennoise s'habille comme une perruche. Elle a plus de luxe que de goût. Elle n'a d'ailleurs aucune idée d'une certaine limite d'âge passé laquelle il serait bon d'en finir avec les ébouriffements de la jeunesse; plus elle vieillit, plus elle s'attife.

On peut flâner des heures sur les pavés de Vienne sans rencontrer de femmes vêtues comme nos honnêtes, c'est-à-dire d'une jolie robe, couleur modeste, toute simple, mais toute propre. C'est un échelon qui manque là-bas dans l'échelle de la toilette. On y passe sans transition de la robe que la misère a coupée trop juste à la robe d'étalage qu'a surchargée la vanité. Ce qui rend le contraste plus choquant, c'est qu'on trouve tout au bas de l'échelle

un degré qui manque chez nous. On connaît à Vienne la femme qui chemine pieds nus dans la rue et travaille comme un manœuvre. Ce sont des femmes qui portent le mortier aux ouvriers maçons jusque tout au haut de leur échafaudage. Ces pauvres ouvrières en maçonnerie sont pour les étrangers un sujet d'inépuisable compassion. Elles n'ont pas l'air cependant de s'étonner de leur métier ni de s'en porter plus mal. Ce sont pour la plupart de vertes luronnes.

Sauf erreur, c'est dans les classes moyennes qu'il y a le plus de réelles souffrances et de misères qui n'osent pas s'avouer. Il faut que l'*aurea mediocritas* soit terriblement dorée pour ne pas faire ici bonne figure à mauvais jeu. Figurez-vous un honnête mais petit industriel, un simple employé, un professeur qui court le cachet, affublé d'une de ces vastes moitiés, et obligé non-seulement de la nourrir, mais de la pimper sur toutes les coutures. Ceci explique peut-être pourquoi les maris sont si gringlets dans cette ville où les femmes sont si plantureuses. Quand la femme en prend si fort à son aise, quand elle s'élargit pour trois, il faut bien que le mari se resserre pour deux.

La Viennoise marche mal, et ce n'est pas un de ses moindres défauts. Elle marche mal et ne s'en doute pas. Au lieu de partir du pied, elle part de l'épaule, car c'est jusqu'à cette hauteur qu'il faut remonter pour voir commencer chez elle le mouvement qui produit le pas. Après l'épaule vient la hanche, après la hanche le genou : le pied arrive quand il peut.

On pourrait vivre quinze jours à Londres sans se faire une idée de la voix des filles d'Albion. A Vienne, en Autriche, on a tout de suite dans l'oreille un certain timbre de voix, qui est celui de la femme viennoise. Il a je ne sais quoi de voilé et d'insinuant, avec des modulations caressantes qui rappellent la musique de Strauss. Sans ce malheureux accent nasillard, auquel je n'ai pas pu me faire, — je ne comprends pas que la beauté parle du nez, — ce serait tout plaisir que d'écouter gazouiller les belles Autrichiennes. Gazouiller, c'est bien le mot. Le volume de leur voix n'est point en raison de celui de leur corps. Elles ont un gosier d'oiselet. On n'entend ni sons clairs, ni basses manquées, ni ténors flûtés.

Les Viennoises ont un tout petit larynx, tapissé de velours.

On ne sait pas jusqu'à quelles nuances de piano et de pianissimo peut descendre la voix d'une jolie Viennoise, quand elle se penche vers son fiancé — elles ont volontiers des airs penchés — et lui susurre à l'oreille cette vieille confidence, toujours la même, que se répètent les amants. Si c'est à la promenade, les passants distinguent un mouvement de lèvres, ils sentent parfois comme un souffle dans l'air, mais c'est tout. Elles parlent cependant, et une oreille les entend. On a toujours l'oreille fine dans les pays où l'on parle bas. »